

## RODEZ 2017

Après 2016 et Lyon, voici déjà 2017 et **Rodez**. Le temps passe mais le rituel demeure ; retrouvailles, embrassades ...Un peu de sérieux ne nuisant pas, le conseil d'administration puis l'assemblée générale réunit les messieurs, et même quelques dames dont notre Maryvonne. Invité cette année, monsieur Bruno **MAGIMEL**, Directeur de Cabinet délégation Régionale Midi Pyrénées EDF nous présente doctement mais avec brio l'avenir des énergies électriques, renouvelables ou non, et nous laisse espérer que l'énergie nucléaire tant décriée saura se trouver un nouvel avenir. Un beau film sur l'île de la Réunion clôt la séance et nous fait croire un instant que là se tiendra notre prochain congrès. Mais pas du tout : ce sera Colmar. Ce qui est très bien mais fort différent.

Après le pot d'accueil et le repas qui regroupe une centaine de participants, place au repos. Chacun, chacune rejoint sa chambre, avec plus ou moins de difficulté, dans cette vaste **hostellerie de Fontanges** ; et chacun découvre sur son lit une bouteille de Marcillac, un présent que nous saurons apprécier. Le domaine de Fontanges, proche de Rodez fut jadis un château et garde aujourd'hui fière allure ; nous y sommes accueillis avec beaucoup de gentillesse. Son seul défaut est de n'avoir rien à voir avec Mademoiselle de Fontanges, maîtresse de Louis XIV ; un peu de romanesque historique eût été un charme de plus



## MERCREDI

Chacun de nous inspecte le ciel avec méfiance : la météo n'annonce rien de bon. Nous embarquons dans deux superbes cars vers Ville-Franche de Rouergue ; le paysage est très verdoyant, la terre rouge car riche en fer, et le ciel d'un gris...très gris. En route quelques informations : **l'Aveyron** était au moyen Age une région prospère où les bourgeois pouvaient faire fortune grâce au chanvre cultivé sur place dont on faisait du drap ; s'y ajoutaient des filons de cuivre et d'argent, autre source de richesse évidente : aux XIV et XVèmes siècles on y battait même monnaie royale.



Notre première visite est pour **la Chartreuse Saint Sauveur**, la seule de France conservée en intégralité. Vendue à la Révolution française elle fut transformée en Hôpital et cela lui évita d'être détruite. Son histoire, bien typique du moyen âge, est liée à celle d'un riche bourgeois, le sieur Vezeian Valette. Devenu richissime grâce au commerce du chanvre et craignant pour sa place en paradis il s'avisa que le prochain jubilé du pape Nicolas V pouvait lui obtenir des indulgences. Il pèlerina donc jusqu'à Rome où une épidémie de peste l'attendait. Mais avant son départ il avait stipulé par testament que sa femme eût à faire construire une chartreuse pour le salut de son âme si malheur lui arrivait. Ainsi fut fait en dix ans seulement et dès 1462 une communauté de pères chartreux, soit une petite vingtaine d'ermite, s'installa. Les chartreux sont des contemplatifs qui vivent côte à côte sans presque se rencontrer, dans un silence absolu, selon la règle que saint Bruno fonda en 1084 et dont la rigueur exige des vocations fortes ! Ils ne sont réunis qu'aux offices, au chapitre une fois par semaine, et au repas du dimanche midi. Le reste du temps est consacré à la prière et à la méditation, dans leurs ermitages de quarante mètres carrés, distribués autour du grand cloître. Un petit jardin est attribué à chacun. Des frères convers vivent dans ces mêmes lieux, chargés de la vie matérielle de la communauté et du service des pères qu'ils ne croisent presque jamais, cheminant par d'autres couloirs et d'autres portes. La chapelle est la preuve manifeste de cette

discrimination étrange pour nous. C'est un bâtiment superbe du XVème siècle de style gothique flamboyant avec une grande porte noire d'origine, où sont sculptés deux pères reconnaissables à leur large robe et au capuçon rabattu sur leur tête ; nous entrons d'abord dans l'espace dévolu aux clercs, assez austère, nanti de deux autels de pierre nue, de part et d'autre d'une porte nommée clôture qu'ils ne franchissent jamais. Elle s'ouvre sur un chœur lumineux, richement orné, avec des stalles sculptées, une galerie, des vitraux, un autel plus tardif et tout doré... cela pour les pères. Une petite porte ornée de deux crânes signale le passage vers la salle funéraire ; quand un père décède il est allongé sur une planche, vêtu de sa robe blanche, les mains cachées dans les manches et le visage sous le capuçon. Les vêtements sont alors cloués sur la planche et le corps enfoui dans le sol du grand cloître sans inscription nominale. Tu es poussière..



Nous passons par plusieurs vastes salles, celle du réfectoire avec sa belle chaire de lecture, la salle capitulaire ornée d'une verrière du XVIème siècle. Sur notre chemin notre guide nous fait remarquer une très précieuse Tabula, plaque percée de trous, marquée de lettres, que le sacristain remplissait chaque matin pour signifier aux pères sans la moindre parole leurs obligations du jour. Les deux cloîtres, le grand et le petit, sont admirables également avec leurs enfilades d'arcs gothiques mais n'étaient destinés qu'à distribuer les passages et non à permettre la contemplation ; d'ailleurs les pères n'y circulaient qu'en rasant les murs, bras croisés ,tête basse sous leur capuçon ! Vivant dans cette grande austérité, nourris très sobrement sans viande ni vin ni sucre, avec un seul repas par jour de septembre à Pâques, et priant même au cœur de la nuit, ces religieux se forgeaient une discipline de fer et vivaient très vieux dans une grande sérénité. Si cela vous tente il existe encore des Chartreuses de nos jours.

Nous rejoignons à présent **Ville-franche de Rouergue**, la bien nommée. Là encore l'Histoire explique tout. En effet au XIIIème siècle le comté de Toulouse subit de nombreux troubles et affrontements. Des religions dissidentes apparaissent et Najac se trouve être le siège des cathares contre qui les rois lancent une croisade en 1208. Blanche de Castille, régente du royaume, décide de punir le comte de Toulouse trop favorable aux hérétiques en l'obligeant à marier sa fille unique au frère du roi, le comte de Poitiers, de sorte que dès 1271 le comté de Toulouse est rattaché à la couronne de France. Cela ne se fait pas sans résistance et l'autorité capétienne n'étant pas bien vue en terre d'oc Alphonse de Poitiers, frère de saint Louis, décide pour mieux l'affirmer de construire une bastide capable de rivaliser avec Najac. Cette bastide, ce bâti donc, comme il en existe encore plusieurs dans le sud-ouest, est une opération politique qui offre des avantages fiscaux aux nouveaux habitants et les affranchit de l'autorité féodale.



Elle est soumise à la responsabilité de quatre consuls, qui administrent chacun un quart de la ville, sont élus pour un an et doivent répondre des comptes publics ; nous entrons d'ailleurs dans la ville par le vieux pont des Consuls ! Pour mieux séduire, cette ville neuve est édifiée sur un site judicieusement choisi, plutôt plat, au dessus de la rivière Aveyron, ce qui permet une hygiène plus rationnelle et favorise l'installation de multiples métiers, ceux des orfèvres et des lavandières, sans oublier le travail du cuir, la tuilerie, les forges hydrauliques. Autant de sources

d'activité et de prospérité. Par ailleurs **l'Aveyron** coule dans une faille entre le Ségala, terre à châtaignes plutôt pauvre, et le Causse d'Aquitaine dont les terres plus riches permettent des cultures vivrières diversifiées. On voit que rien n'a été laissé au hasard !

La construction reproduit **le plan classique de toute bastide**. D'une place centrale partent deux rues tracées à angle droit, nord-sud et est-ouest, larges de six à sept mètres, ce qui est exceptionnel pour l'époque et permet une circulation fluide des hommes, charrois et produits. Toute un damier de

venelles, ruelles plus étroites, quadrille cet espace, délimitant l'emplacement des maisons. Toutes sont de même surface au sol, soit un "éral" de six mètres cinquante de façade sur douze mètres de profondeur. Cela à l'origine mais ensuite les propriétaires se jugeant trop à l'étroit ajoutent des étages ou rachètent une parcelle voisine. Cette disposition géométrique est aussi un moyen de mieux répartir l'impôt ! Tout est codifié ; ainsi les espaces coupe-feu entre deux maisons sont obligatoires bien que peu efficaces, les règles d'hygiène apparaissent. On ne jette plus les eaux usées dans la grand rue mais dans les venelles qui sont toutes en pente vers la rivière ; ce n'est sûrement pas parfait mais qu'on se soucie de la propreté de la ville est déjà un progrès considérable. Notre visite nous mène d'ailleurs sur la place de la fontaine ; pas un abreuvoir accessible aux animaux et sans cesse souillé mais un bassin d'eau claire destiné aux seuls humains : une réelle nouveauté. A l'origine la bastide n'est pas fortifiée mais la gravité des troubles de la guerre de Cent Ans obligera à la doter de murailles qui ne seront démantelées qu'au XIXème siècle.

Sur la **place Notre Dame** aujourd'hui piétonne, lieu dévolu au marché, sont installées des fontaines dont les jets d'eau intermittents indiquent aussi l'heure qu'il est. C'est là que se dresse la collégiale Notre-Dame, haute de cinquante huit mètres; entreprise en 1260, elle fut dès le début en grande rivalité avec la cathédrale de Rodez ! Dans ces temps troublés il ne fallut pas moins de trois cents ans pour achever sa construction. D'abord son chœur de style gothique rayonnant, sa large nef unique au transept presque plat en gothique méridional, dans un style très défensif, avec des stalles tout autour de l'autel, et enfin le clocher-porche en gothique flamboyant.



Notre promenade en ville ne nous permet pas d'observer des maisons médiévales car l'incendie de 1499 les ravagea toutes ; cependant certaines façades ont gardé leurs dimensions d'origine, place de la Fontaine par exemple. Nous admirons quelques belles demeures , ainsi la maison Gaubert de la fin du XVème siècle avec ses fenêtres à meneaux et un culot sculpté d'un agneau et de feuilles de pommier. Le temps est redevenu clément et nous cheminons, le nez en l'air; notre restaurant, le Relais de Farrou, nous accueille pour une halte nourricière très bienvenue.

L'après midi c'est au **château de Bournazel** que nous sommes attendus.



C'est un ensemble composite et imposant , avec un portail d'accès massif encadré de deux tourelles, le tout construit sur des fortifications datant du XIIème au XIVème siècle et très souvent remanié au cours d'une histoire compliquée. Au XVIème siècle sa propriétaire l'apporta en dot à un banquier de la famille Du Buisson ; Jean Du Buisson accompagna François Ier en Italie et à la bataille de Sérisols. Revenu sur ses terres et séduit comme beaucoup d'autres par les charmes de l'Italie il

ajouta à son château un corps de bâtiment Renaissance avec arcades, loggias, galeries, et escalier d'honneur. Par malheur les guerres de religions survenant contraignirent les châtelains à des travaux défensifs, les obligeant à murer plusieurs passages et à faire disparaître le grand escalier ; mais les archéologues en ont retrouvé les fondations et il est en cours de restauration. Pour l'instant tout ce que nous en voyons c'est une profonde excavation, pleine d'engins de chantier, de bruit et de poussière ! Des travaux, le château en a déjà tellement vus ! En 1790 il fut incendié et pillé puis livré à l'abandon pendant un siècle. Cheminées, carrelages, poutres des plafonds, tout avait disparu quand il devint la propriété d'un marquis de Marigny et fut , vaille que vaille, transformé en maison de repos. Vendu à nouveau en 1908, classé pour sa

partie Renaissance, il est à présent restauré à grands frais que l'Etat contribue à financer. L'une de nos deux guides est la propriétaire elle-même.

Nous accédons par un bel escalier intérieur au premier étage, une enfilade de salles plus spacieuses et élégantes les unes que les autres. Des matériaux de récupération ancienne ont permis aux plafonds, aux sols, de retrouver leur beauté première. Des cheminées de pierre de style ionique ont été réinstallées. Boiseries, lustres, meubles et tapisseries murales, rien ne manque à l'aménagement des lieux. Certaines fresques ont été retrouvées, celle d'un cavalier avec son cheval, appelé le fantôme. Les murs s'ornent de nombreux tableaux, plusieurs de style maniériste, voire baroque, certains d'élèves de grands maîtres, et quelquefois dans leurs cadres d'origine. De vieux meubles, quelques uns ornés de marqueterie de bois précieux, que la guide ouvre pour nous permettre d'admirer le raffinement de leurs décorations intérieures et la subtilité des tiroirs à secrets. Dans ces salles pleines d'objets rares ou insolites, trouvés en salles de vente, aucune photo n'est autorisée.



Par les fenêtres nous avons une vue superbe sur l'arrière du domaine et ses jardins à la française où certains d'entre nous iront ensuite jeter un œil.

Au rez-de-chaussée les cheminées de style dorique sont à linteaux étroits, les sols sont neufs mais faits de la même pierre que ceux d'origine. Là encore une succession de salles richement ornées et de curiosités à admirer ; une fresque représente un seigneur portant chapeau, François de Marigny peut-être ? Sur le mur lui faisant face son épouse encadrée par les deux châteaux qu'elle apportait en dot.



Signalons encore une grande table d'apparat dite de Milan aux pieds superbement sculptés, et une somptueuse salle de bal. La fortune et le goût opèrent ici le miracle de ressusciter les fastes des temps révolus

qui font encore rêver! Nul doute que dans quelques années, les ouvriers et les machines une fois disparus, ce château aura retrouvé tout son charme.

Nos cars nous attendent pour nous ramener au plus vite à Fontanges. Car nul ne saurait oublier la soirée de gala prévue pour ce soir à l'Hostellerie. Ouverte par un discours de JACQUES MAIRE, ancien directeur général de Gaz de France aujourd'hui à la retraite qui nous a fait le plaisir de partager notre Congrès, une soirée de détente, de fête et de délices culinaires nous attend.

## JEUDI

Ce matin au petit déjeuner on observe que la nuit a paru courte à certains !

Il est prévu de visiter le **centre de Rodez**, où d'après les guides bien des merveilles sont à découvrir, de nombreux hôtels particuliers, la maison canoniale, la tour Corbière qui est le vestige d'une série de tours de guet bâties contre les attaques anglaises. Ainsi que bien sûr la cathédrale. Mais pas elle seulement ! Pourtant si. C'est à elle seule que nous consacrerons toute notre matinée, et pour cause : toutes les eaux du ciel se précipitent sur Rodez par trombes et par seaux, de sorte que dès l'arrêt des cars et malgré nos capuches et parapluies nous opérons une retraite précipitée vers la cathédrale, l'abri le plus proche ! C'est donc sagement assis dans sa large nef que nous écoutons notre guide nous conter

l'histoire, encore et toujours l'histoire, de cette ville riche aujourd'hui de vingt cinq mille habitants. Elle fut créée au vème siècle avant J.C par des Ruthènes, venus des pays de l'est, vers la Roumanie,



d'où le nom de ruthènes des "rodéziens" de maintenant. En 100 avant J.C la bourgade celte s'appelait Cedogudum, un nom qui parle de colline et de force, puis dès 50 avant J.C elle fut comme de juste romanisée. Elle devint une grande ville romaine de même importance que Nîmes ou Arles bien qu'on n'en retrouve pas de traces en surface mais seulement en sous-sol. Tout un site gallo-romain a même été découvert près de la rivière. Ensuite, jusqu'au XIème siècle peu de renseignements. A cette époque la ville se divise et c'est le mot juste, en deux quartiers, la Cité et le Bourg, que des conflits économiques opposent si bien qu'ils s'entourent de murailles distinctes avec une seule porte pour les relier ! La

guerre de Cent Ans les oblige à retrouver le bon sens, pour faire cause commune et s'entourer d'une muraille unique, d'un même rempart contre l'ennemi commun. Puis vient entre 1450 et 1550 le siècle d'or: le commerce de peaux de bêtes est florissant. De très beaux hôtels particuliers sont bâtis. Et pendant ce temps on se préoccupe aussi de la cathédrale ; la première datait du Vème siècle, peu après la christianisation de la région due à saint Amand. Elle comportait une nef, un baptistère, une maison canoniale. L'an mille vit surgir une cathédrale romane. En 1270 la chute de son clocher fut prétexte à édifier une cathédrale gothique, mais avec la peste puis la guerre de Cent Ans il ne fallut pas moins de trois cents ans pour mener à bien ce colossal projet. Enfin achevée elle était longue de 105 mètres avec 30 mètres de hauteur sous voûte; lorsque son premier clocher gothique se trouva détruit par un incendie le suivant prit l'allure d'un campanile de 87 mètres de haut et il ne fallut cette fois que treize ans pour le réaliser. Sa hauteur était l'orgueil de l'évêque qui le fit édifier, de sorte que quand Ville-Franche de Rouergue espéra rivaliser elle fut exécrée par tous les ruthéniens et surtout par leur évêque. Ne parle-t-on pas de querelles de clochers ?

**La cathédrale de Rodez** est singulière aussi par le grès rose avec lequel elle fut construite ; c'est un matériau fragile mais noble et qui selon l'humeur du ciel la pare de nuances diverses. Autre particularité, sa façade principale ne possède aucune ouverture parce qu'en ses débuts son rôle étant aussi défensif elle s'encastrait dans la muraille d'enceinte de la ville. Les porches sont sur les côtés de l'édifice. A l'intérieur c'est contre ce mur aveugle qu'est placé l'autel de la nef. Une nef vaste et sobre avec un transept peu saillant dont le jubé d'origine, interdit au concile de Trente, n'a pas été détruit mais déplacé, ce qui permet d'en admirer aujourd'hui encore les délicates sculptures. Notre guide nous mène à la chapelle dite de Gaillard Roux, un chanoine du XVIème siècle, accusé de péchés divers et variés, qui pour se faire pardonner fit faire une superbe descente de croix. Les sept personnages entourant le Christ mort sont de pierre calcaire peinte, grandeur nature, vêtus comme à cette époque ; Nicodème et Joseph d'Arimatee placés face à face étonnent par l'importance de leur barbe et l'élégance de leurs vêtements. Au dessus d'eux trois scènes contiguës, Jésus venu aux enfers chercher les âmes des premiers humains ; puis Jésus armé d'une bêche, un détail rare, alors qu'il vient de ressusciter et que Marie Madeleine le prend pour un jardinier, enfin saint Thomas face au Christ ressuscité mais cette scène est très abîmée. Au dessus encore la résurrection du Christ dans une voûte ornée de roses et de putti très Renaissance. C'est là une œuvre majeure à rapprocher de l'école



bourguignonne. Il y a plus loin une autre descente de croix toute de pierre, et des quantités d'autres choses admirables. Ainsi, en désordre, les 76 stalles du chœur, d'origine XVème siècle, toutes sculptées mais qu'on ne peut voir de près, le chœur étant interdit aux visiteurs ! Aussi le buffet d'orgues du début XVIIème, sculpté dans du noyer, qui compte 3150 tuyaux et quatre claviers mais se trouve assez mal placé, sur un des côtés, dans cet édifice déconcertant où rien ne semble être à sa place légitime ! Sauf par exception sur l'autel une vénérable vierge à l'enfant du XVème siècle. N'oublions pas de mentionner face à des vitraux contemporains une fresque du milieu du XVème siècle, dans des tons jaunes, qui retrace la vie de saint Eloi et a tout d'une bande dessinée moderne ; des sortes de très grand chapeaux chinois au dessus des personnages ont donné lieu aux interprétations les plus extravagantes. Pour ce qui est des vitraux peu sont anciens à part les rosaces. Il en existe sept tout à fait modernes et déconcertants, très colorés, dus à Stéphane Belzère ; l'un d'eux qui évoque la Genèse et la



création du monde présente des espèces de fœtus nageant entre deux eaux ; un autre a pour thème les sept sacrements, avec des mains qui les dispensent, le tout parsemé de cercles rouges censés représenter le sang du Christ. Que dire encore, sinon que la cathédrale doit à son rôle premier, défensif autant que spirituel, de posséder un puits encore accessible. Et enfin qu'on pourrait y demeurer longtemps sans en épuiser les curiosités.

De retour à Fontanges pour le repas nous n'en finissons pas d'épiloguer sur notre visite du matin contrariée par la météo, sur ce que nous réserve le musée Soulages dont beaucoup attendent la visite sans enthousiasme excessif, sur la fin proche de ce congrès, et chacun se préoccupe déjà de son retour dans ses pénates.

**Point d'orgue de notre séjour, la visite du musée dédié à Pierre Soulages,** né à Rodez en 1919 et qui a fait donation de toute son œuvre à la ville en 2004<sup>e</sup> et 2014. Cet artiste découvrit sa vocation alors que, tout jeune encore, il visitait l'abbaye cistercienne de sainte Foy de Conques. Il allait plus tard diriger la réfection de ses vitraux et la première salle du musée présente les travaux préparatoires à cette restauration ; après notre visite plusieurs congressistes iront dans la soirée admirer in situ les dits-vitraux à Conques. Soulages y travailla avec des maîtres-verriers allemands sur un verre explosé en grains puis retravaillé afin d'être extérieurement lisse avec à l'intérieur des parcelles rugueuses qui captent la lumière de façon polychrome. Toute sa vie Soulages n'a cessé de chercher, d'expérimenter, ce qui rend son œuvre unique. Son musée inauguré en 2014 a apporté à Rodez prestige et afflux de nouveaux touristes, mais les ruthéniens restent partagés sur l'opportunité de ce bâtiment ultra-moderne, installé sur ce qui était le foirail ; il s'agit d'un ensemble de parallélépipèdes bas et allongés, faits de bandeaux de verre et de bardages d'acier corten, d'un rouge profond qui se patine et prétend se fondre avec harmonie dans le paysage. N'épiloguons pas ! Le peintre, aujourd'hui retiré à Sète n'a participé à aucune école. La chronologie n'a pas d'importance pour lui ; sa peinture sans message ni signification ne présente que des toiles sans titre, recensées par l'année de création et leurs dimensions. "Ses mains lui servent à penser" dit-il ; et il ajoute : "c'est ce que je fais qui m'apprend ce que je cherche". Il s'agit pour lui d'expérimenter pour passer de l'ombre à la lumière et l'éclairage de ses œuvres est fondamental. De même que Chateaubriand écrivit "les mémoires d'Outre- Tombe", lui a inventé les



"Outre-noirs" et toute une salle du musée leur est consacrée. A force de travailler sur des surfaces toutes noires, avec des brosses et autres outils, des épaisseurs variées, des taches et griffures, il découvrit en 1979 ce qu'il appelle le noir-lumière. Un noir vivant, polychrome, auquel celui qui regarde donne vie et lumière en se déplaçant devant la toile, qui est souvent de grande taille, un espace dynamisé par les traces de pigments d'autres couleurs, par les coups de brosse, les à-plats, les coulures. Mais ce n'est pas tout car Soulages s'est essayé à toutes les techniques et matières sur quantité de



supports différents ; le musée présente dans les salles suivantes des peintures à l'acrylique, des eaux-fortes, des lithographies, des peintures au brou de noix, des plaques de métal sculptées... En 1940 Soulages expérimenta aussi les traces du goudron sur le verre. Son inventivité n'a guère de limites. Disons pour conclure que cette œuvre polymorphe déconcerte ou séduit, mais qu'elle ne laisse pas

indifférent.

Cette ultime visite achevée, un pot de départ sans alcool regroupe les congressistes sur le départ. Nous avons pu découvrir ou revoir une partie des richesses de Rodez et de ses environs. Une toute petite partie ! Le guide du musée avait commencé sa visite en indiquant que l'Aveyron est pluvieux, venteux, rugueux ; ajoutons qu'il nous fut précieux par les beautés et curiosités découvertes, et aussi chaleureux par son accueil. Merci, Rodez. **A Colmar l'an prochain, selon la formule consacrée...si Dieu le veut !**

Jocelyne Bernard